



POUR LA GLOIRE !

A MES AMIS DE COLLÈGE

Oh ! quand j'étais jeune, tout jeune encore,
Et que parfois dans le fond de mon cœur,
D'un avenir brillant comme l'aurore,
Je bâtissais l'édifice trompeur.

J'ai bien souvent dans mes heures d'ivresse,
Voulu poursuivre un bel ange tout blanc,
Qui dans son vol mettait une caresse
Sur mon front jeune et pur, mon front d'enfant !

Et ce bel ange au passage illusoire,
J'ai su depuis son nom sublime et doux ;
Et ce doux nom, ô Dieu, c'était... la Gloire ;
Je l'invoquais souvent à deux genoux.

Mais, j'ai vieilli ; vingt ans n'est plus l'enfance ;
J'ai vu sombrer mes plus nobles espoirs,
Perdus, hélas ! avec ma confiance
En l'ange aimé, rêve des jeunes soirs !

Pourquoi faut-il, ô pénible spectacle,
L'avoir connue, hélas ! avec douleur,
Introduisant dans son divin cénacle,
Tant d'ignorants sans gloire et sans honneur ?

Fuyant parfois les hommes de génie,
Dont son amour avait fait le tourment,
Elle donnait ses charmes et sa vie
A quelque sot enmaillotté d'argent....

De jeunes gens au front pâle et sublime,
Combien, hélas ! l'ont poursuivie en vain,
Pauvres, perdus, quand, nourrissant le crime,
Elle cachait des riches dans son sein !....

Que de talents éteints dans la misère,
Le front courbé sur un livre, étudiant,
Pendant qu'au sot, plein des biens de la terre,
On dédiait la gloire en monument !....

La gloire !... oh ! non, je m'arrête au blasphème,
Car quelquefois la grandeur de ce nom
Jette un rayon d'espoir sur mon front blême ;
La blasphémer ?... Je ne veux pas... oh ! non !

Pour qu'ici-bas on garde ma mémoire,
En me vendant quelques jours de bonheur,
Je suis forcé d'écrire pour la Gloire :
Pauvre poète, enfant de la douleur.

Oh ! pour la gloire !... aimer, souffrir, écrire ;
C'est trop cruel ; je ne le ferai pas.
Les glorieux voudront peut-être en rire,
Mais ce destin est pour moi sans appâts....

Non, non, je ne veux pas que ta soif me torture,
Gloire, puisque ton cœur est vide de pitié ;
Prostituée, hélas ! j'abhorre ta souillure,
Je n'écris pas pour toi, j'écris pour l'Amitié !

EDGAR DE BRÉVAN.

UN BAISER DE VILLAGE

SIMPLE HISTOIRE



JACQUELINE était une jeune paysanne du pays blaisois, qui avait eu seize ans aux dernières pommes, et qui pour la candeur était un véritable modèle. Vous l'auriez aimée comme une sœur en beauté, si vous l'aviez connue. Elle était blanche de peau comme la marguerite, haute en couleur comme le coquelicot, une véritable fleur des champs qu'aucune main hardie n'avait fauchée dans sa libre floraison.

Jacqueline montait, les jours de marché, sur son âne et allait, chargée de légumes frais, vendre à Blois le produit appétissant du potager maternel. Quand elle apparaissait sur la place, c'est à qui lui ferait accueil, tant ses yeux étaient innocents et sa

voix engageante. Ses carottes semblaient plus douces que celles de ses voisins ; ses pommes de terre n'avaient jamais subi l'atteinte de la moindre maladie, et sa salade, fraîche comme elle, qu'elle fût laitue pommée ou cresson de source, s'enlevait sans qu'on la marchandât....

Je ne dois pas oublier de vous dire que Jacqueline, à seize ans, n'avait pas un galant. Elle faisait, à la fête du village, danser les vieux, ce qui la faisait nommer *la Fille aux Miracles* ; mais, gardée par la pureté de son esprit, elle tenait les garçons si bien à distance, qu'aucun d'eux n'osait jamais lui donner une tape ou lui pincer seulement le bout du doigt en signe d'amitié.

Or, Jacqueline avait une amie à Blois qui devait se marier avec un garçon du village. Suzanne, c'était son nom, avait deux ans de plus que la belle marchande de légumes ; elle était jolie, mais coquette ; séduisante, mais capricieuse ; elle pouvait rendre fier qui la dominerait ; elle ne l'eût pas rendu heureux en raison de son humeur changeante et fantasque.

Un jour que Jacqueline allait partir pour la ville, Blaisot, l'amoureux de Suzanne, s'approcha d'elle et lui dit :

— M'est avis, mam'selle, que vous allez voir ma fiancée ?

— Dans une heure un quart d'ici, répondit l'accorte fruitière.

— Et vous lui parlerez ?

— Comme à vous même.

— Que vous êtes heureuse !

— Qu'est-ce qui vous empêche de l'aller voir ?

— Elle est gentille par moments, et puis elle est méchante ; ça n'aurait qu'à ne pas lui plaire ?

— Bah ! compère Blaisot, dit Jacqueline, vous êtes bien bon de trembler comme ça.... Moi, à votre place, je n'aurais pas peur, pas plus peur que du loup-garou dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais.

— En ce cas, en attendant que je me monte la tête pour m'enhardir, faites-moi, mam'selle Jacqueline, un tantinet plaisir.

— Quoi donc ? riposta la fillette.

— Chargez-vous d'une commission pour Suzanne. — Mais avec bonheur, monsieur Blaisot ; est-ce une chose à lui bailler ?

— Ma fine, oui, dit Blaisot en se frottant les mains pour se donner du courage.

— Et.... c'est-y lourd à porter ?

— Léger comme une plume.

— Alors, je m'en charge, dit l'imprudente mesagère.

Prompt comme l'éclair, Blaisot se baissa et déposa sur le front mat et pur de Jacqueline.... un baiser.

— Que faites-vous ? s'écria la villageoise.

— Je vous donne ma commission.

— Ce baiser ?

— C'est pour Suzanne.... Vous le lui remettrez franc de port, joues restantes.... Vous connaissez l'adresse ?

Et il disparut en riant dans le tournant de la charnière.

Il paraît que le baiser de Blaisot était plus lourd qu'il ne l'avait dit, car la trotteuse resta pensive et sérieuse tout le long de la route, et son âne lui-même, comme les chevaux d'Hippolyte, dans le divin Racine, semblait se conformer à sa triste pensée.

A son arrivée à Blois, elle n'eut garde de manquer à sa promesse ; elle courut au logis de Suzanne.

— Quoi donc ?

— Une commission pour toi.

— Ah ! un bonnet brodé, des noix fraîches, un chapelet béni par M. le curé ?

— Nenni, approche donc.

— Dame, avant tout, je veux savoir, dit Suzanne.

— C'est un baiser de ton promis.

— D'abord, il n'est pas encore mon promis, fit Suzanne.

— Eh bien ! prends le baiser tout de même.

— Jarnigué, non !

— Comment, tu le refuses ?

— Absolument.

— Tu me le laisses sur les bras ?

— Il ne fallait pas t'en charger....

— Mais je ne veux pourtant pas, s'écria Jacqueline désolée, garder un baiser qui ne m'appartient pas.

— Pour ça, répondit Suzanne, c'est ton affaire personnelle ; on ne charge pas d'une marchandise semblable, surtout pour l'exportation.... Tu vas voir que ça va te rester pour compte.

Jacqueline retourna au village dans une mélancolie noire.... Il lui semblait que le baiser était visible sur son front d'ange, comme la marque de pénitence du mercredi des Cendres ; elle traversa le hameau au grand trot, rentra penaud et fit appeler Blaisot, auquel elle conta sa mésaventure.

— C'est une orgueilleuse, s'écria Blaisot ; c'est égal, j'suis riche ; je ne suis pas mal tourné, à ce qu'on dit.... si je trouve jamais un brin de fille qui m'affole, je lâche la Suzanne comme un sac trop lourd.

— Mais votre baiser, dit Jacqueline, qu'en ferai-je ?

— Ce que vous voudrez.

— Ah ! bien, si j'avais su !

— S'il vous plaît de me le rendre, dit le malin villageois.

La blondinette avança, puis recula aussitôt.... Le remède était pire que le mal, la restitution est plus scabreuse que l'acceptation d'un dépôt....

— Ça ne se peut ! dit-elle, on n'embrasse que son mari.

— Eh ! mais, se dit Blaisot en l'examinant, il y a des cornettes qui ne couvrent pas d'aussi piquantes figures. Je n'ai jamais vu d'aussi petits pieds dans des sabots et puis une taille et des yeux à faire danser des moissonneurs, la journée finie.

Et il fut, à son tour, tout pensif.

Durant ce temps, la belle avait réfléchi. Il fallait éviter les caquets, fort communs, quoi qu'on pense, au village ; elle courut chez le bon curé pour lui demander son avis. Il n'était pas au presbytère ; ce fut dame Berthe, la gouvernante, qui la reçut.

— N'est-ce que cela ? dit-elle.

— C'est déjà trop.

— Consolerez-vous.... Il y a près d'ici un dépôt de baisers.... et il y a place pour tout le monde.... Il s'en est mis là, depuis que je suis chez M. le curé, plus de cent mille.

— En vérité, fit Jacqueline ébahie.

— Oh ! il y a encore moyen d'y déposer le vôtre.

Et elle conduisit la charmante enfant dans l'église communale, à l'autel de la Vierge.

Là, Jacqueline se débarrassa de son fardeau ; elle se sentit plus légère de 100 kilogrammes. Elle avait déposé son baiser sur la pierre froide de l'autel.

Deux jours après, elle rencontra au marché la Suzanne, attifée....

— Dis donc, petite, lui dit la vaniteuse, j'ai réfléchi.... Blaisot a six mille écus de terre et un moulin de bon rapport.... Donne-moi donc son baiser.

— Ma fine ! répliqua Jacqueline, je ne peux pas me promener comme ça de par le monde avec le bien d'autrui comme une recéleuse ! Je ne l'ai plus....

— Où donc qu'il est ?

— Sur la première marche de l'autel de la Vierge Marie.

— C'est bon ! fit Suzanne, tout n'est pas perdu. Je vais l'y reprendre.... à mon premier voyage au hameau....

Mais ce fut Suzanne la précieuse qui fut attrapée.

Imaginez-vous que le soir même Blaisot était venu chez la mère de Jacqueline, en costume des dimanches, le faux-col tendu aux oreilles, le gilet aux fleurs rouges serré aux hanches, le fin habit à boutons d'or endossé pour sa nouveauté.

— Mademoiselle, dit-il, il me faut mon baiser !

— Il est à l'église, allez l'y chercher.

— Ça ne me regarde pas. Je vous ai donné une chose à porter, il fallait faire votre commission ou me la rendre.... C'est de toute justice, j'en prends votre mère à témoin.

— Comment se tirer de là ? dit la mère : Jacqueline ne peut embrasser que son mari, et elle est encore trop pauvre pour en trouver un....

— Je lui donne tout ce que j'ai.... dit Blaisot.